

Itinéraires des marchands, migrations de la foi lorsque le judaïsme séduisait.

Par Monsieur Jean-Bernard Lang, docteur en histoire, membre de l'Académie Nationale de Metz

A mesure que va s'écouler le temps, on pourra constater à quel point l'an 1967 a marqué d'une borne significative une vaste mutation géopolitique de la sphère euro-méditerranéenne. Borne sur l'itinéraire déjà si long des juifs, mais aussi des musulmans, ce qu'Amine Maalouf appelle dans son dernier livre « le naufrage des civilisations ». Borne aussi sur le déroulement des migrations, tant physiques que spirituelles, mutations des mentalités, de la vision qu'ont les hommes de leur destin.

1967 c'est cette guerre dite des six jours qui verra le petit Israël, promis au massacre des Innocents si l'on s'en tient à l'inénarrable propagande arabe de l'époque, toute en nuances, défaire une coalition ennemie en théorie bien supérieure.

Pour les musulmans, c'est le début d'une évolution radicale qui les fait passer du panarabisme à l'islamisme, de Nasser, mort en 1970 à Khomeini qui prend le pouvoir en Iran 9 ans plus tard.

Pour certains juifs, c'est l'irruption d'un sentiment « messianique », à l'origine du lancement de la colonisation en Palestine arabe mais c'est aussi, « a contrario », l'émergence des « nouveaux historiens » qui, grâce à l'ouverture des archives, désormais déclassifiées, vont mettre à mal le roman national sioniste, allant comme le fit Shlomo Sand jusqu'à écrire en 2008 un livre intitulé « comment le peuple juif fut inventé ». Dans le cadre de ce que l'on a appelé alors le « post sionisme » Sand veut montrer que les juifs contemporains sont essentiellement issus de conversions à travers les siècles et n'ont donc que bien peu de rapports généalogiques avec les Hébreux de l'Antiquité.

Thèse politiquement osée, qui a suscité le scandale, qui est fortement contestée, et sur laquelle nous reviendrons en conclusion. Mais les historiens ont tellement traité des innombrables persécutions antijuives qu'il peut être intéressant de rappeler les

époques où, au contraire, le nombre de juifs augmentait grâce à des conversions parfois massives.

La première d'entre elles, on ne sait trop si elle fut forcée ou volontaire, fut celle des Iduméens effectuée par les Hasmonéens vers 125 av. JC. Cette population, habitant l'actuelle région de Hébron, fut conquise par les Judéens de Jean Hyrcan et la conversion qui en résulta, une première dans l'histoire des Hébreux, nous est confirmée par le juif Flavius Josèphe, le grec Strabon et un autre Grec, Ptolémée l'Historien. Celui-ci écrivit une vie de Hérode, qui était justement d'origine iduméenne. On suppose que ces deux peuples avaient des valeurs communes, attachées aux traditions conservatrices locales et violemment hostiles à l'hellénisme, jugé immoral. Celui-ci avait été vaincu par les Hasmonéens qui en avaient évidemment tiré un incontestable prestige.

Mais il est certain que l'essor spectaculaire du judaïsme avait commencé bien plus tôt dans le bassin méditerranéen, probablement après la prise de Jérusalem par les Babyloniens en 597. Il est quasi impossible de se fier à des chiffres exacts avant l'époque récente, mais des historiens et surtout des archéologues s'y sont essayé. Il semble raisonnable de penser que les déportations ordonnées par les vainqueurs sur la population des vaincus ne concernaient que les élites. On sait que seule une partie d'entre elles revint en Judée et qu'ensuite un lent courant d'émigration commença, portant sur les éléments les plus entreprenants, et se dirigeant dans tout le Moyen-Orient puis tout le bassin méditerranéen. Vers le VIII^e siècle avant JC, les archéologues israéliens estiment la population hébraïque à 150.000 habitants environ dans les deux royaumes israélites. Au 1^{er} siècle de notre ère, les historiens chiffrent le nombre de Juifs dans l'empire romain à 10% de la population totale soit environ 5 millions d'individus. En 800 ans la population juive aurait donc été multipliée par 28, chiffre parfaitement invraisemblable pour un accroissement naturel. Par comparaison on rappellera que la population mondiale serait passée entre 1200 et 2000, soit également 800 ans, de 400 millions environ à 6 milliards, ce qui fait une multiplication par 15.

De cet essor, nous en avons des témoignages écrits. Le géographe Strabon, écrivant au tout début de notre ère, s'exprimait ainsi : « *On ne trouverait pas aisément sur la terre habitée un lieu qui n'ait accueilli ce peuple et n'ait pas éprouvé son pouvoir* ¹ ». Strabon n'est pas précisément un ami des juifs, mais il mentionne nettement que ceux-ci sont disséminés un peu partout dans l'empire et y disposent d'une certaine influence. Autre témoignage, celui du plus grand auteur juif de l'époque, Philon d'Alexandrie : « *nos coutumes gagnent et convertissent à elles les barbares et les Hellènes, le continent et les îles, l'Orient et l'Occident, l'Europe et l'Asie, la terre entière d'un bout à l'autre.* ² »

Par conséquent l'accroissement démographique n'a pu se faire que par des conversions, non pas de peuples entiers comme les Iduméens, mais de quantités significatives de la population, séduites par une religion professée par des personnes qui avaient souvent une position en vue dans la société et donc un certain prestige. Il faut dire aussi que le paganisme gréco-latin était en crise et que les monothéismes, ou du moins certains cultes orientaux à tendance monothéiste comme celui de Mithra ou celui d'Isis, avaient le vent en poupe.

Cet essor du judaïsme va se terminer progressivement au IV^e siècle lorsque le christianisme que l'on peut considérer comme un avatar du judaïsme, va peu à peu devenir la religion dominante, sous Constantin d'abord, mais surtout sous Théodose. Le judaïsme s'était développé par l'imitation de certaines de ses élites, intellectuelles, commerçantes ou financières. Le christianisme se développa à partir du monde politique³, l'empereur d'abord, puis son entourage, puis le monde épiscopal qui se substitue peu à peu à l'ancien monde sacerdotal païen et s'organisa efficacement en une Église⁴. Constantin est un politicien avisé qui se garde de prendre des mesures brutales parce qu'il les juge inefficaces et ne persécute donc ni les païens,

1 Strabon, « *Géographie* », livre XVI, chap. 2

2 Philon d'Alexandrie, « *Contre Flaccus* », Royse, 2008, p.34-54

3 Mais aussi à partir de nombreux milieux de convertis militants, issus souvent des classes favorisées de la Société, et où les femmes étaient en première ligne

4 Paul Veyne « *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394), le sort des juifs*, Livre de poche 2010, p.171 sqq.

dont il moque les superstitions, ni les Juifs dont il juge la religion archaïque. Sous son règne, le judaïsme n'est donc pas persécuté, il va commencer à l'être à la fin de ce IV^e siècle. Mais l'Histoire va longtemps ménager aux Juifs un sursis. A peine constitué, l'empire chrétien romain va être balayé, en Occident du moins, par les grandes invasions et ce n'est qu'à la fin du VIII^e siècle qu'il pourra se reconstituer dans sa forme carolingienne. Celle-ci sera éphémère et il faudra attendre la fin du XI^e siècle, les Croisades et la réforme grégorienne qui culminera avec le 4^e concile de Latran de 1215 pour qu'une nuit épaisse vienne recouvrir le judaïsme européen.

Auparavant cependant un événement majeur s'était produit. Au VIII^e siècle, surgi des déserts d'Arabie, une nouvelle religion s'était répandue avec une incroyable vitesse sur toutes les rives orientales et méridionales de la Méditerranée, débordant même en Espagne et en Sicile sur la rive septentrionale : l'Islam. Pendant presque 3 siècles, la « mare internum » va devenir un espace d'affrontement, rendant extrêmement difficile les échanges des peuples dans cette région, désormais écartelée entre deux religions farouchement ennemies. Il fallait pourtant bien que ces échanges, mêmes réduits, perdurent, et pour cela il fallait « d'honnêtes courtiers », des intermédiaires neutres entre les croyants des différentes obédiences. Les Juifs, du moins une poignée d'entre eux, allaient réaliser cette indispensable liaison.

Les itinéraires empruntés par ces marchands sont naturellement variés, ils peuvent être terrestres, ils peuvent être maritimes. Je vais en retenir un en particulier, celui dit « derrière Byzance » qui semble s'être mis en place à l'époque de Pépin le Bref et avoir duré jusqu'au début du XI^e siècle environ. Il va être en effet une des causes, mais pas la seule, de la dernière conversion massive d'un peuple au judaïsme, celle des Khazars.

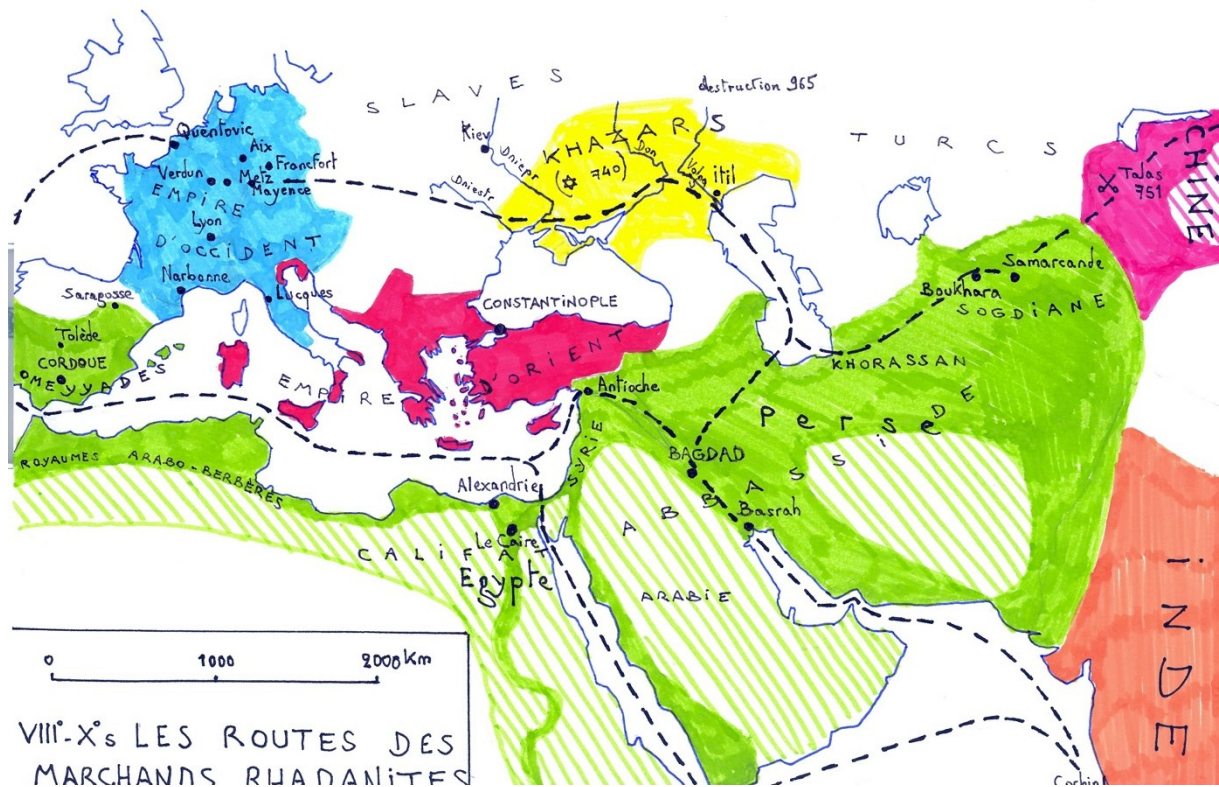
Mais d'abord, qui sont ces marchands ? On n'a des sources précises qu'à partir du règne de Louis le Débonnaire, mais elles sont à cette époque, donc vers 820 / 840, abondantes et précises. Il semble que l'administration impériale comportât un « magister judaeorum » chargé de la protection au long des routes de

« negociatores judaei et alii » semblant privilégier la vallée du Rhône puisque leur plus véhément ennemi est l'archevêque de Lyon, Agobard. Celui-ci, qui par ailleurs, joue un rôle politique dans les conflits entre l'Empereur et ses fils, se plaint vivement des juifs : « *Avec quelque bienveillance que nous les traitions, nous ne réussissons pas de les attirer à la pureté de notre foi spirituelle. Au contraire, plusieurs d'entre nous, partageant volontiers avec eux les mets du corps, se fassent aussi séduire par leur nourriture d'esprit.* » D'ailleurs les juifs, à ses yeux, bénéficient de privilèges inouïs « *les juifs (...) se targuent mensongèrement d'être chers à vos yeux à cause des patriarches dont ils descendent. Ils exhibent des ordonnances signées de votre nom et revêtues de votre sceau d'or (..) ils montrent les robes que leurs épouses, prétendent-ils, auraient reçu en cadeau de votre famille...*⁵ » On doit bien sûr faire la part de la polémique, d'autant plus qu'un scandale avait récemment éclaboussé la cour impériale : le confesseur du Débonnaire, un certain Bodo, s'étant enfui en Espagne après s'être converti au judaïsme.

Mais ces textes coïncident curieusement avec un autre rédigé à la même époque, à l'autre bout du monde, par un certain Ibn Khordadbeh, directeur des postes et de la police de la province de Jibâl, aujourd'hui à cheval sur la frontière irano-iraquienne, à l'Est de Bagdad, dans le califat abbasside⁶. Notre homme nous parle de marchands juifs européens, qu'il appelle « rhadanites » qui traversent régulièrement son territoire, venant de la Caspienne et se dirigeant vers Bagdad. Est-ce que « rhadanite » vient de Rhodanus, le Rhône ? Cette étymologie est contestée mais possible et l'on voit immédiatement comment on peut relier ces juifs à ceux de Lyon. Or Khordadbeh nous apprend que ces négociants venus du « pays du roi des Francs » (la Francie occidentale ?) font des étapes dans le pays des Khazars.

⁵ Migne, *Patrologie latine*, t. 104

⁶ Ibn Kordadbeh, « *Le livre des routes et des provinces* », dans *Journal asiatique*, 1865, t. V. ou R.E.J. LIV, p.141



Les Khazars sont issus d'un peuple turco-mongol d'Asie centrale, qui fondèrent un royaume sur la basse Volga vers 650. Un siècle plus tard, vers 750, leur roi, le « Khagan », à la fois menacé à l'est de la Caspienne par l'avancée de l'Islam, et en Crimée par les missionnaires byzantins prêchant le christianisme, se convertit au judaïsme, suivi par sa noblesse et une partie au moins de son peuple, probablement pour tenter de créer chez ce dernier une sorte d'identité nationale qui, à l'époque, passait inévitablement par la religion. On allait voir le même phénomène au début du XVI^e siècle lorsqu'une nouvelle dynastie persane, les Séfévides, adoptèrent l'Islam chiite comme religion d'état alors que la Perse était jusqu'alors, comme la plupart des pays musulmans, de rite sunnite. Mais il n'est pas interdit de penser, au vu de la chronologie, que cet étrange acte politique fut lié à l'arrivée des juifs Rhadanites, venus d'Europe occidentale, et qui participaient peut-être à un certain essor économique. Ces Rhadanites vendaient aussi des esclaves raziés par les Francs en Germanie dans d'incessantes expéditions lancées

contre les Saxons. Or, nous savons qu'à l'époque carolingienne, existait un grand centre de commerce d'esclaves à Verdun⁷. Ce qui fait entrer l'Austrasie dans l'hypothétique origine de certains Rhadanites, d'autant plus qu'Agobard n'était pas seul à vitupérer contre les juifs de Lyon puisqu'on pouvait y compter aussi Hincmar, archevêque de Reims.

La conversion des Khazars au judaïsme est prouvée par une correspondance datée d'environ 950, échangée entre Hasdaï Ibn Shaprut, ministre du calife de Cordoue Abd al Rahman III et le khagan khazar de l'époque qui dit s'appeler Joseph⁸. C'est Shaprut qui écrit le premier, prétendant avoir récemment appris par des marchands du Khorassan (région du nord-est de la Perse) rencontrés à Constantinople par une ambassade omeyyade, l'existence d'un royaume juif. Cela semble assez étrange pour un ministre chargé des relations avec l'étranger, ledit royaume existant depuis au moins 2 siècles d'autant plus qu'il motive sa lettre par son incessant souci de retrouver les dix tribus perdues. D'ailleurs dans sa réponse, le Khazar mentionne que des relations anciennes existaient bel et bien entre son royaume et les musulmans d'El Andalous. Mais, détail intéressant, en accusant réception de la lettre, il précise qu'elle est arrivée grâce aux bons soins d'un certain Eliezer, « juif de la terre d'Allemagne ». C'est une nouvelle preuve de l'origine en partie austrasienne de ces marchands.

La « correspondance khazare » a lieu au crépuscule de ce royaume. Quelques années plus tard, il sera vaincu par de nouveaux venus, les Russes, et l'identité khazare s'évanouira sans guère laisser de traces, entraînant par là même la fermeture de la route « derrière Byzance » et la fin de l'épopée des Radhanites.

D'autres routes vers l'Orient existaient déjà du temps des Radhanites, elles ne firent que se renforcer lorsque celle des steppes du nord de l'Europe se refermèrent. Une des principales passaient par l'Italie et plus précisément par la Sicile, dont nous avons une preuve évidente dans une stèle exposée à Palerme.

⁷ Mark R. Cohen, *Under Crescent and Cross, the Jews in the Middle Age*, p.78-82

⁸ Manuscrit conservé à la bibliothèque de la Christ Church, Oxford.

La Sicile a une histoire assez proche de celle de l'Espagne, toutes deux sont les terres les plus proches de l'Afrique du Nord devenue musulmane. Elles sont donc toutes deux les portes d'entrée de l'Europe à tout envahisseur venu du Sud. Hellénique depuis l'Antiquité, c'est la Grande Grèce, restée ensuite de culture hellénique sous Rome, puis incorporée à l'empire byzantin, la Sicile est conquise en 831 par les Arabo-berbères qui y fondent un émirat. Celui-ci, prospère, attire une assez nombreuse population venant du Maghreb, arabophone, et qui coexiste assez bien avec la précédente. L'île devient bilingue, la masse de la population continuant d'utiliser le grec, mais une élite politique, économique et financière émerge peu à peu qui parle l'arabe à l'exception d'une minorité juive, arrivée avec les musulmans, et qui utilise une langue métisse, le judéo-arabe, écrit avec des caractères hébraïques.

L'émirat ne dure que 2 siècles. Miné par des conflits intérieurs et la corruption de ses chefs, il s'effondre lorsque à la fin du XI^e siècle, des aventuriers normands, recrutés par le pape, menacé par la présence musulmane aux portes de Rome, en font la reconquête en quelques années. Leur chef, Roger de Hauteville se reconnaît vassal du Saint-Siège et devient comte. Son fils Roger II fait un pas de plus et obtient de la Papauté le titre royal en 1130.

Nous sommes au XII^e siècle et la Sicile est un véritable laboratoire de la mixité ethnique et religieuse. Aux trois langues parlées par la population, grec, arabe et judéo-arabe s'ajoute désormais la langue administrative, celle des vainqueurs normands, le latin. Et à ces quatre langues, correspondent quatre religions : le catholicisme latin, le christianisme grec orthodoxe, l'Islam et le judaïsme. Tout cela se traduit par une splendide éclosion artistique et intellectuelle, mais par une incontestable fragilité politique. Roger II en sera tout à fait conscient puisqu'à la fin de sa vie, vers 1150, aux dire d'un contemporain, Romuald de Salerne « *délaissant et renvoyant à plus tard les questions séculières, il s'employait avec tous les moyens à convertir les juifs et les sarrazins à la foi du Christ et attribuait aux convertis des dons abondants et opportuns.* ⁹ »

⁹ Romuald de Salerne, *Chronicon sive Annales*, ed. 1937, p. 427



Nous avons une trace de cette période. C'est une stèle funéraire, actuellement exposée au musée de la Zisa à Palerme, à la mémoire d'une femme, Anne, mère du clerc Grisante, ministre de Roger II. Autour de la croix centrale, sont gravées quatre épitaphes en lettres hébraïques et en langue judéo-arabe en haut, en arabe en bas, en latin à gauche et en grec à droite. Les dates de la mort de la défunte respectent les quatre différents calendriers. Il s'agit donc vraisemblablement d'une façon de témoigner au grand jour de l'unité du royaume, au-delà de sa diversité religieuse et culturelle.

Il en est d'autres, à savoir le manteau du couronnement de Roger II, œuvre manifestement arabe puisque comportant des inscriptions dans cette langue dans la bordure inférieure. En soie

rouge brodée de fils d'or et de perles, il fait aujourd'hui partie des « regalia » du Saint-Empire. Mais il a une sorte de frère jumeau plus près de nous, c'est le manteau dit « chape de Charlemagne » du trésor de la cathédrale de Metz. De facture voisine, fabriqué environ 75 ans plus tard que le premier, il a la même origine, la Sicile. En effet, la fille de Roger II avait épousé Henri VI de Hohenstaufen et leur fils, le fameux empereur iconoclaste Frédéric II était devenu roi de Sicile. C'est d'ailleurs en Italie qu'il résidait le plus souvent. La chape de Charlemagne est brodée d'aigles d'or, emblèmes des Hohenstaufen depuis Frédéric Barberousse et participe donc elle aussi à la culture arabo-normande.





Nous voici au bout de cette promenade à travers l'Histoire et il est donc temps, pour conclure, de nous retourner vers les thèses de Shlomo Sand qui nie le rapport des juifs avec le Moyen-Orient. Je pense, pour utiliser une expression un peu triviale, qu'il enfonce des portes ouvertes. Bien entendu, et on le sait depuis longtemps, le peuple juif (doit-on d'ailleurs utiliser cette expression ?) a été constitué depuis l'Antiquité d'un mélange d'apports en provenance du monde extérieur et aussi de désertions vers celui-ci. Un échange continu entre entrants (pour des raisons très diverses) et sortants, ces derniers estimant que la conversion était comme le disait Heine, un ticket d'entrée dans la Société. Mais d'ailleurs, chaque individu n'est-il pas un réceptacle de valeurs, d'idées, de croyances de bien de ceux qu'il croise dans sa vie, tout comme lui-même, parfois inconsciemment, laisse une trace sur eux ? Non, les juifs actuels ne descendent pas automatiquement et généalogiquement des anciens Israélites. Mais les Palestiniens pas plus, ni moins d'ailleurs. Nous sommes tous métis, tous issus du brassage millénaire des Hommes. Il est totalement vain de rechercher de affiliations génétiques, même si

les analyses ADN montrent que dans chaque juif il y a cependant d'infinitésimales traces d'une origine moyen-orientale, noyée dans d'autres apports.

Le sionisme n'est pas une entreprise raciale, mais purement politique. Bien sûr, certains vont le justifier par le rapport spirituel à Sion et à Jérusalem, mais celui-ci n'a été qu'un outil pour motiver les habitants des « shtetel » à partir pour l'aventure dans un pays lointain et totalement différent du leur. Si les juifs, selon Sand, n'étaient pas un peuple, ils formaient un ensemble de personnes pratiquant une religion, des valeurs et des mythes communs, avec des différences notables parfois. Partageant aussi des rêves et une espérance. Mais ils se sont unis, ou plutôt l'évolution des esprits à partir de l'idéal français des Lumières, leur a appris que la persécution ne devait plus être tolérée, et qu'il fallait à tout prix, y mettre fin. Le sionisme proposait une solution. Il y en avait d'autres, le communisme, le socialisme bundiste, l'intégration à la française. L'Histoire semble avoir montré que le sionisme, minoritaire à l'origine, avait eu raison. Pour toujours ? Nul ne le sait. En attendant, s'il n'y a pas vraiment de « peuple juif » il y a indiscutablement une nation israélienne.

J.B. Lang 2020